



SOMMAIRE

DE LA DOCTRINE

contenuë dans ce Traité.

PREMIEREMENT,

Dans l'avis au Lecteur.

L'Auteur fait l'Histoire de ses labours Chimiques, & dit qu'il ne commença à sentir la vérité, que quand il s'aperçut qu'il ne faloit pas prendre les Ecrits des Philosophes au pied de la lettre, & suivant le son des mots.

Il conseille qu'on ne s'amuse point à faire tant d'operations, mais qu'on s'arreste à la possibi-

lité de la Nature qui est simple.

Il défend d'avoir tant de vaisseaux, & tant de fourneaux, puis que la Nature n'a qu'une seule matiere, qu'un seul vase, un seul feu, & un seul fourneau.

Il blâme la prétendue extraction des teintures.

Dans l'Avantpropos.

L'Auteur fait l'Apologie de la Pierre Philosophale, & définit qu'elle n'est autre chose que l'humide radical des Elemens parfaitement purifié, & amené à une Souveraine fixité; ce qui fait qu'elle opere de si grandes choses pour la santé, la vie residant uniquement dans l'humide radical.

Il fait voir l'excellence de la Medecine universelle, & l'avantage qu'elle a pardessus les remedes particuliers, blâmant ceux qui s'attachent aux ruisseaux de cette fontaine, au lieu de la prendre dans sa source.

Il dit que le secret pour faire cette admirable Medecine consiste à sçavoir tirer de puissance en acte le chaud inné, ou le feu de Nature renfermé au centre de l'humide radical.

Il blâme tous les remedes qu'on prepare sans en ôter les excréments, & dit qu'il ne faut songer qu'à avoir le noyau ou le centre qui renferme toute la vertu du mixte.

Il rend raison pourquoy la Medecine universelle guerit toutes sortes de maux, & fait voir que ce n'est pas à raison de ses différentes qualitez qu'elle produit des effets differens, mais entant seulement qu'elle fortifie puissamment la chaleur naturelle, laquelle elle excite doucement, au lieu que les autres remedes l'iritent par un mouvement trop violent.

Il prouve ensuite la verité de l'Art à l'égard de la teinture, & fonde son raisonnement, premierement sur ce que la poudre Phisique étant faite de la même matie-

re dont sont formez les metaux, à sçavoir l'Argent vif, elle a la faculté de se mêler avec eux dans la fusion; une nature embrassant aisément une autre nature qui luy est semblable. Secondement sur ce que les metaux imparfaits n'étant tels que parce que leur Argent vif est crû, la poudre Phisique qui est un Argent vif meur & cuit, & proprement un pur feu, leur peut aisément communiquer la maturité, & les transformer en sa nature, après avoir fait attraction de leur humide cru, c'est à dire de leur Argent vif, qui est la seule substance qui se transforme, le reste n'étant que des scories, & des excremens qui sont rejettez dans la projection.

Il traite d'imposture ce qu'on dit de certains clouds de fer, qui après avoir été trempéz dans une liqueur sont convertis en Or, & soutient que cela est impossible.

CHANT PREMIER.

Au Chapitre premier.

IL décrit l'ouvrage de la Creation d'une façon magnifique, & fait voir que le Verbe Divin étoit comme le point indivisible, & le centre duquel toutes les lignes ont été tirées.

Il dit qu'on doit juger de ce qui se fit dans le point de la Creation, par ce qui arrive tous les jours dans les generations particulieres, lesquelles se font toutes sur ce premier modèle.

Il fait voir que la matiere du chaos ne pouvoit être autre chose qu'une vapeur humide, parce qu'il n'y a que l'eau entre les substances créées qui se termine par un terme étranger, & qui soit un véritable sujet pour recevoir les formes. Il justifie encore cela par les generations particulieres des

mixtes, dont les semences commencent toujours par se resoudre dans une certaine humeur qui est comme leur cahos particulier; duquel ensuite se tire comme par irradiation toute la forme de la plante, & il allegue l'autorité de l'Ecriture qui ne fait mention que d'eau pour sujet materiel, sur lequel l'esprit de Dieu étoit porté, & de la Lumiere pour forme universelle.

Au Chapitre II.

De la nature du cahos, il passe à la maniere dont le Monde a été tiré de cette masse confuse, & fait voir que Dieu commença par l'extraction de la Lumiere qui dans un instant chassa les Tenebres de dessus la face de l'abîme, & pour servir de forme universelle à la matiere.

Il pretend que dans la generation de tous les mixtes, il se fait une espece d'irradiation, & une separation de la Lumiere d'avec

qws
LUX


les Tenebres, en quoy la Nature est perpetuellement comme le sige du Créateur.

Signe

Il dit que par l'action de cette Lumiere se fit l'étenduë, ou autrement le Firmament separateur des eaux d'avec les eaux.



Que la troupe des Anges fut faite de cette premiere & tres-pure Lumiere.

anges

↓ ashe

Que le Ciel fut ensuite orné de corps lumineux, & que Dieu plaça sur tout son Tabernacle dans le Soleil.

Signes



Que les choses superieures étant trop éloignées des inferieures, il crea la Lune pour servir comme de milieu entre le haut & le bas, & après avoir reçu les influences celestes, les communiquer à la terre. Il la fit aussi dominer sur la nuit, comme il avoit fait dominer le Soleil sur le jour.

Blanc

Qu'il rassembla ensuite les eaux, & fit apparoir le sec.



Il parle de la distinction des Cieux, & dit qu'il n'y en a proprement qu'un, à sçavoir le Firma-

ment separateur des eaux d'avec les eaux. Que cependant on en admet trois, le premier qui est depuis le dessus des nuës où les eaux rarefiées s'arrestent, & retombent en bas, jusqu'aux Etoiles fixes, & que dans cette espace sont les Planettes & les Etoiles errantes; le second qui est le lieu même des Etoiles fixes; & le troisiéme qui est le lieu des eaux surcelestes.

Il rend raison pourquoy la rarefaction des eaux se termine au premier Ciel, & pourquoy elles ne montent pas au delà, puisque la nature des choses rarefiées est de s'élever toujourns en haut; & il pretende que cela ne vient d'autre chose que de ce que Dieu dans ses loix éternelles a assigné à chaque chose sa propre Sphere.

Il se mocque de l'Astrologie judiciaire.

Il dit que les eaux superieures ont servi de matiere aux corps celestes, comme les eaux inferieures servent de matieres aux corps d'icy bas.

Il rend raison pourquoy chaque corps celeste tourne invariablement comme autour d'un axe sans decliner, & pretend que cela ne vient que du premier mouvement qui luy a été imprimé; tout de même qu'une pesante masse mise en branle, & attachée à un simple fil tourneroit toujours également, pourvû que le mouvement fût toujours égal.

Il decide que les eaux superieures ne mouillent point, & pretend que cela vient de leur extreme refraction, & par occasion il dit qu'un sçavant Chimiste tirera plus de profit de la science de la refraction que de toute autre science.

Il agite la question, si le Firmament ou l'étendue est composé de quelque matiere, ou si ce n'est qu'un espace vuide; & il decide contre le vuide, determinant que le Firmament est proprement l'air, dont la Nature est beaucoup plus convenable à la Lumiere de l'eau.

har
le
2

actis
(genitif)

Il dit que pour donner lieu aux generations, Dieu après avoir separé les eaux du sec ou de la terre, trouva à propos de créer une Lumiere particuliere destinée à cet office, laquelle il plaça dans le feu central, & tempera ce feu par l'humidité de l'eau, & la froideur de la terre, afin de reprimer son action, & que sa chaleur fût plus convenable au dessein de son Auteur.

Conjonction
des
elements

Il dit que ce feu central agit continuellement sur la matiere humide qui luy est voisine dont il fait élever une vapeur, qui est le Mercure de la Nature, & la premiere matiere des trois regnes.

Il enseigne que par la reaction de ce feu central sur la vapeur Mercurielle se fait le Souphre.

Il enseigne aussi que de l'action de ce feu sur l'humidité aqueuse se fait le sel appellé Marin, lorsque l'humidité aérienne qui y est renfermée vient à s'exhaler.



Au Chapitre III.

Il dit que les seuls Disciples d'Hermés sont capables de comprendre les grandes choses qu'il vient d'enseigner, & de bien connoître les fondemens de la Nature, parce qu'ils sont comme les singes du Createur dans leur œuvre Phisique ; que comme luy, ils font leur cahos, comme luy ils separent la Lumiere des Tenebres, ils font comme luy leur Firmament separeur des eaux d'avec les eaux, ils font leur Soleil & leur Lune, & accomplissent enfin parfaitement tout l'ouvrage de la Creation.

Il dit que tout cela se fait d'un seul corpuscule où il n'y a que fèces, & qu'abomination, duquel on tire une certaine humidité tenebreuse & mercurielle qui comprend en soy tout ce qui est nécessaire au Philosophe, & il adapte à cela le fameux passage, qui dit que *le Mercure est tout ce que cherchent les Sages.*

Au Chapitre IV.

Il blâme ceux qui nonobstant les défenses expressees des Philosophes de se servir du Mercure vulgaire, s'obstinent à travailler dessus: par cela même qu'ils le défendent, il rend raison de leur erreur; & nous avertit qu'il faut travailler sur un corps créé par la Nature, dans lequel elle a elle-même joint ensemble le Souphre & le Mercure, lesquels l'Artiste doit separer, étant separez les purifier, & les rejoindre derechef, il appelle ce corps là *Illiaſt Chylé* ou *cahos*.

Au Chapitre V.

Il considere le Mercure à divers égards; eu égard à sa nature, il dit qu'il est double fixe & volatil, eu égard à son mouvement qu'il est double aussi, car il a un mouvement de descension & un d'ascension: par le premier c'est

l'influence des Planettes par laquelle il reveille le feu de la Nature assoupi, & c'est son véritable office avant sa congelation; par le second il s'éleve en haut pour se purifier, & comme c'est après sa congelation, il est considéré alors comme l'humide radical.

Il passe à la consideration de l'humidité qui se trouve en tout sujet, & dit qu'elle est triple; la première est l'élémentaire qui n'est proprement que le vase des autres Elemens; la seconde est la radicale qui est proprement l'huile ou le baume dans lequel reside toute la vertu du sujet; & la troisième est l'alimentaire, qui est le véritable dissolvant de la Nature excitant le feu interne assoupi, & par son humidité causant la corruption & la noirceur: c'est elle aussi qui entretient & alimente le sujet.

Il considere de nouveau le Mercure des Philosophes à quatre égards, au premier il l'appelle le

Mercure des corps , & dit que c'est proprement la semence cachée ; au second il l'appelle le Mercure de nature , & dit que c'est le bain & le vase des Philosophes , ou autrement l'humide radical dont il vient de parler ; au troisième il dit que c'est proprement le Mercure des Philosophes parce qu'il ne se trouve que dans leurs boutiques & dans leurs mines , que c'est la Sphere de Saturne , leur Diane , & le vray sel des metaux après l'acquisition duquel , commence seulement le véritable œuvre Philosophique ; au quatrième que c'est le Mercure commun , non celui du vulgaire , mais celui qui est proprement le véritable air des Philosophes , la véritable moyenne substance de l'eau , & le vray feu secret & caché , dit commun , à cause qu'il est commun à toutes les mines , qu'en luy consiste la substance des metaux , & que c'est de luy qu'il tirent leur quantité.

Au Chapitre VI.

Il traite du sceau d'Hermès, non de celuy qu'on entend ordinairement, mais du Philosophique, il dit qu'il y a de l'industrie à le faire, parce qu'il faut mettre l'œuvre au vaisseau, & sceller en mêmetems, & il avertit à cette occasion que c'est par le froid qu'on retient l'hôte à la maison.

Il traite aussi de la naissance de l'enfant, & des precautions qu'on doit apporter pour le prendre dans son temps, & pour ne luy pas laisser son arrierefais, ny aucune des impuretez qu'il apporte au Monde.

A l'égard du temps de la naissance, il avouë que les Philosophes en parlent diversement, & pour luy il se contente de dire que la Nature se plaît au nombre septenaire, sur tout dans les choses qui ont du rapport avec la Lune.

Il passe ensuite à la nutrition

Sc

qu'il appelle autrement *occulte multiplication*, & enseigne qu'elle se fait par voye d'attraction, parce que la Nature du feu est d'attirer sans cesse à soy son propre humide; il avertit que d'abord on doit donner à l'enfant des alimens legers, & qu'on luy en doit donner de plus forts à mesure que l'enfant devient plus robuste.

Au Chapitre VII,

Il declare encore qu'il n'y a qu'une seule operation, & que toutes celles dont parlent les Philosophes se reduisent à la seule sublimation, qui n'est autre chose selon *Geber* que l'élevation de la chose seche par le moyen du feu, avec adherence à son propre vase; que pour la bien faire il faut necessairement connoître trois choses, le feu, la chose seche, & le vase, après quoy il n'y a qu'à faire en sorte que la chose seche adhere au vase, car autrement elle

ne vaudroit rien ; mais afin que cela se puisse faire , il faut qu'elle soit de même nature que le vase , & que le vase soit tres-pur & de la nature du feu ; sur quoy il dit qu'il n'y a que l'Or & le verre qui y puissent être propres ; mais comme l'Or est trop cher , qu'il faut s'en tenir au verre , ou à quelque chose qui soit de la nature du verre , qui soit aussi tres-pur , & extrait des cendres avec grande industrie , avertissant qu'il ne faut pas icy entendre le verre commun , mais le Philosophique , & que comme il y a beaucoup à suer pour connoître le vase , il n'y a pas moins de peine à bien construire le feu .

Il avertit qu'on se donne bien de garde de prendre sur ce sujet les Philosophes au pied de la lettre , & selon le son des mots , & blâme en passant leur extrême envie qui les a fait écrire si captieusement , disant que ce seroit bien assez d'avoir caché , ou la matiere , ou le vase , ou le feu .

Il reprend ensuite ceux qui travaillent sur l'Or & l'Argent du vulgaire, & qui prétendent les dissoudre par un dissolvant; Comme aussi ceux qui travaillent sur diverses sortes de matieres, & ceux encore qui s'attachent à la rosée & à un certain sel vierge; accusant l'envie des Philosophes d'avoir malicieusement fait tomber ces gens là dans toutes ces différentes erreurs par leurs discours captieux.

Il dit que tout le secret consiste à sçavoir tirer d'un corps dissout, par le moyen d'un esprit cru, un esprit digeste, lequel il faut derechef rejoindre à l'huile vital, Ou autrement qu'il faut sçavoir par le moyen d'un menstreuë vegetable uni au mineral, dissoudre un troisième menstreuë essentiel, avec lesquels menstreuës il faut laver la terre, & l'ayant lavée l'exalter en quintessence celeste.

CHANT II.

Au premier Chapitre.

IL reprend ceux qui travaillent avec l'Or, sur ce fondement que dans l'Or sont les semences de l'Or; & fait voir que c'est un sujet d'une trop forte liaison, lequel à cause de cela ne peut être alteré & corrompu que très-difficilement, & il conseille qu'au lieu de s'attacher au fruit, on prenne la racine de l'arbre.

Il condamne ceux qui ayant pris l'Or pour la semence, prennent le Mercure vulgaire pour le dissolvant, ou pour la terre dans laquelle il doit être semé, & la raison qu'il en rend, c'est que ny l'un ny l'autre n'ont en eux d'argent externe; l'Or pour en avoir été dépoüillé par la decoction, & le Mercure pour n'en avoir jamais eu, & il avertit qu'au lieu

de cela , on doit prendre un certain corps auquel cet agent se trouve joint par les poinds de la Nature , & avec lequel nous pouvons achever ce que la Nature a commencé , & a laissé imparfait à cause de quelque accident.

An Chapitre I I.

Il traite amplement de la generation des metaux, & cela se reduit à faire voir que de la vapeur mercurielle unie à la vapeur sulphureuse, dans des lieux cavernieux où se trouve une eau salée qui leur sert de matrice, se forme premierement un Vitriol de nature, qui doit être considéré comme un sel renfermant en soy les esprits mercuriels & sulphureux ; que de ce Vitriol de nature par la commotion des Elemens s'éleve une nouvelle vapeur qui n'est ny mercurielle ny sulphureuse, mais qui tient des deux natures, laquelle arrivant en des lieux où adhere la

graisse du Souphre, elle s'unit avec elle, & de leur union se forme une substance glutineuse, ou masse informe, sur laquelle la vapeur répandüe dans ces lieux caverneux agissant par le moyen du Souphre qu'elle contient en elle, il s'en forme des métaux parfaits si le lieu & la vapeur sont purs; & imparfaits si au contraire le lieu & la vapeur sont impurs; & ils sont dits imparfaits ou non parfaits, pour n'avoir pas reçu leur entière perfection par la decoc-tion.

A l'égard du Mercure, il rend raison pourquoy il n'a pas avec luy d'agent externe, & fait voir que cela provient de ce que lors de l'élevation de la double vapeur, la commotion est si grande & si subite qu'elle fait évaporer l'esprit ou agent, à peu près comme il arrive lors de la fusion des métaux, en sorte que la seule partie matérielle reste privée de son mâle ou agent sulphureux, ce qui fait qu'elle ne peut jamais être transf-

muée en Or par la Nature.

Il condamne le Vitriol comme une matiere trop éloignée.

Il condamne aussi la pensée de ceux qui travaillent sur les metaux imparfaits au sortir des mines, & avant qu'ils ayent été fondus, sur ce fondement qu'ils perdent leur argent par la fusion; parce que ce sont des corps contaminez par la vapeur & par le lieu de leur generation, & conclud toujourns qu'il faut prendre un corps tout préparé par la Nature.

Au Chapitre III.

Il traite de l'Or vif des Philosophes, & fait voir que ce n'est autre chose que le pur feu du Mercure, ou cette vertu ignée renfermée dans l'humide radical, à qui il a déjà communiqué la fixité & la nature du Souphre, d'où il est dit le Souphre des Philosophes, ne laissant pas aussi d'être appelé Mercure, à cause que toute la substance est mercurielle.

Il dit que cet Or vif agit continuellement sur son humide, lequel il devore & consume après l'avoir attiré, & pour exprimer cette attraction du feu interne, il donne la comparaison de la foudre qui n'est d'abord qu'une exhalaison seche, & terrestre unie à une vapeur humide, mais qui à force de s'exalter venant à prendre la nature ignée, agit sur l'humidité qui luy est inherente qu'elle attire à soy, & la transmuë en sa nature, après quoy elle se precipite avec rapidité vers la terre, où elle est attirée par une nature fixe, semblable à la sienne.

Il attribuë les divers effets de de la foudre aux diverses specifications qu'elle a acquise dans sa generation, & pretend que ces diverses specifications procedent des divers esprits spécifiques qui se trouvent dans les choses, que c'en est la seule cause, & se moque de ce qu'on appelle communement les causes occultes.

Il dit que cet Or vif ou Souphre

des Philosophes est en tout corps, mais que sa véritable maison est le Mercure, & que là où est plus abondamment le Mercure, là se trouve le Souphre, qu'il faut pourtant prendre garde aux lieux où il a exercé quelque domination quoy qu'emprisonné.

Au Chapitre I V.

Il traite du Mercure des Philosophes, & dit qu'il n'y a que les seuls Philosophes qui le puissent amener de puissance en acte, la Nature n'étant pas capable de le faire d'elle-même, parce qu'après une première sublimation, elle s'arreste, & que de la matière ainsi disposée s'engendrent les métaux.

Il dit que les Philosophes n'ont parlé de ce Mercure que sous des énigmes, & particulièrement sous celle d'amalgame d'Or & d'Argent vif, donnant le nom d'Or au Souphre, & celui d'Argent vif au Mercure. Qu'il faut une tres-

grande industrie pour faire cet amalgame Philosophique, lequel ne se peut faire qu'après la sublimation du Mercure & sa deuë preparation ; car c'est alors seulement qu'on l'unit à l'Or vif, c'est à dire qu'on introduit en luy le Souphre pour ne faire ensemble qu'une seule substance ; que pour cela il faut bien connoître le principal agent de cet œuvre, le vase propre, & les autres choses necessaires à la sublimation, après quoy par l'addition de ce Souphre l'ouvrage est abregé, & la teinture augmentée ; car il faut que le Soleil & la Lune soient conjoints dans un même corps.

Il dit encore que ce Mercure est quelquefois appellé le cahos des Philosophes parce qu'il contient tout ce qui est nécessaire à l'Art, quelquefois aussi leur corps, le sujet de l'Art, la Lune pleine, l'Argent vif animé ; & parce que les trois principes se trouvent en luy également balancez, on luy donne encore le nom de Vitriol, & à cet

égard c'est le mariage du Soleil & de la Lune, le Roy dans son bain, la prison de Joseph, & la Sphere du Soleil.

Au Chapitre V.

Il enseigne que le Souphre qui est caché dans le centre de l'humide radical, & couvert d'une dure écorce ne peut être tiré de ses prisons qu'avec beaucoup d'industrie; & par la voye de la putrefaction, & que le grain Phisique ne peut être multiplié si on ne le seme dans sa terre bien fumée & bien purgée de ses Souphres impurs, qu'alors il y pourrit, le pur se separe de l'impur dans une veritable solution, & il se fait une nouvelle generation beaucoup plus noble. Mais il avertit que tout le secret consiste à bien connoître cette terre là; que ce n'est pas celle sur laquelle nous marchons, mais une terre vierge, qui ne se tire pourtant pas de la terre commune, mais qui vole souvent sur

nos têtes, & que le Soleil terrestre n'a pas encore actuellement illuminée ; il dit que cette terre étant infectée de vapeurs mortelles, il faut avoir soin de la purifier avec beaucoup d'industrie, & l'aiguiser par son menstruë cru, afin de la rendre plus dissolvante.

Au reste il avertit encore que ce n'est pas cette terre des Sages où les vertus des Cieux sont en vigueur, & où le Soleil & la Lune sont comme ensevelis, laquelle ne s'acquiert que par une véritable Phisique, & complete calcination, mais que c'est celle qui desire le mâle ou la semence Solaire. à qui on donne aussi le nom de Mercure, & pour le mieux comprendre, il renvoye le Lecteur au Chapitre cinquième.

Au Chapitre VI.

Il explique la nature de la chaleur qui est nécessaire à l'œuvre, & dit qu'il faut qu'elle soit telle

qu'on s'aperçoive plutôt du froid que du chaud, c'est à dire que ce soit une chaleur insensible & de la nature des Esprits. Il declare que c'est proprement le feu de Nature, lequel il faut éguiser & rendre plus actif, afin qu'il soit plus convenable au composé, & assure que la construction de ce feu est tres-difficile à imaginer, & qu'en elle consiste le principal secret des Philosophes, à cause des points & milieux qu'il faut connoître.

Au Chapitre VII.

Il traite de la semence, & enseigne que c'est proprement le chaud inné renfermé dans l'humide radical, qu'il définit autrement un point invisible orné d'un esprit spécifique, caché au profond de l'humide radical, lequel il transforme en sa nature après l'avoir attiré à soy; à quoy contribue l'acide qualité du menstrué dans l'animal.

A l'égard du vegetable, il dit que le grain étant jetté en terre il se corrompt, & que cette corruption est causé par le menstruë acritieux de la terre, lequel sert d'agent externe pour exciter le feu interne, & donner lieu aux attractions du point seminal.

A l'égard des mineraux il dit que comme ils sont tous homogenes, on peut dire d'eux que ce n'est autre chose que l'humide radical lequel est appellé par *Geber* la moyenne substance d'Argent vif, qui est proprement le vray sperme des metaux, lequel renferme en soy la semence.

Il dit qu'il faut bien connoître cette semence, & le moyen de l'extraire pour une nouvelle generation & multiplication, mais qu'au paravant il faut que le sperme se pourrisse, se separe, & se purifie par un menstruë convenable, & dans une matrice qui la soit aussi, après quoy la semence est multipliée, & c'est alors la veritable Pierre des Phi-

losophes, & le vray Souphre de
sageffe.

Au Chapitre VIII.

Il assure encore que sans la putrefaction on ne scauroit delivrer le Souphre de ses prisons ; & que si le grain n'est mis en terre pour y être corrompu, il reste inutile ; il enseigne que le menstruë des mineraux est leur propre terre, laquelle il faut bien purger, parce qu'elle est pleine de vapeurs fœtides, & de Souphres impurs, apres quoy on y jette la semence.

CHANT III.

Au Chapitre premier.

IL reprend ceux qui s'amuse à anatomiser toutes sortes de mixtes, & qui en pretendent separer les Elemens par solutions,

calcinations, cohobations, & sublimations.

Il condamne aussi les eaux corrosives, & dit que les eaux dissolvantes des Philosophes sont bien d'une autre nature, qu'elles sont du genre des esprits, & ne mouillent que ce qui est de leur propre nature. Et par occasion il enseigne qu'il ne se fait point de véritable dissolution, à moins que le dissolvant & la chose dissoute ne demeurent ensemble sous une même forme & matière, & que la chose dissoute ne puisse derechef recongeler son dissolvant; c'est pourquoy la connoissance de l'eau des Philosophes est aussi difficile que celle de leur Souphre.

Il traite ensuite des solutions de l'œuvre Phisique, & dit qu'il y en a trois, que la première est celle du corps cru & métallique, par laquelle il est réduit dans ses principes de Souphre & Argent vif, la seconde celle du corps Phisique, & la troisième celle de

la terre minerale, Que la premiere a besoin de nôtre feu occulte artificiel, pour reduire nôtre corps metallique en Mercure & puis en Souphre, ce qui se fait en tirant d'abord de nôtre sujet le Mercure ou la vapeur des Elemens, & après l'avoir purifiée s'en servir à delivrer le Souphre de ses prisons, par la voye de la corruption dont le signe est la noirceur. Que la seconde est quand le corps Physique se resout avec les deux substances susdites, & acquiert la Nature celeste, après quoy les Elemens ainsi subtiliez preparent les fondemens d'une nouvelle generation, & c'est alors le vray chaos Philosophique, & la vraye premiere matiere selon *Bernard Trevisan*, qui n'est proprement ditte telle qu'après la jonction du mâle & de la femelle, & non auparavant; & à l'égard de la troisieme, que c'est l'humectation de la terre minerale par laquelle l'enfant augmente & multiplie ses forces, & qu'elle a

un entier rapport à la multiplication.

Au Chapitre I I.

Il ne dit qu'un mot du feu Philosophique , il enseigne seulement que c'est le même dont la Nature se sert, & que dans sa construction consiste le plus grand secret des Philosophes.

Au Chapitre III.

Il décrit amplement la nature de ce feu, & dit que c'est luy qui dissout toutes choses dans le Monde, parce qu'il est le principe de toute dissolution & corruption ; qu'il s'appelle Mercure, parce qu'il est de nature aérienne, & une vapeur tres-subtile, participant toutefois du Souphre d'où il a tiré quelque soüilleure ; il assure que qui connoit le sujet de l'Art sçait bien que c'est là principalement que le feu est caché, mais qu'il ne se donne qu'aux

Sages qui le sçavent construire & purifier , qu'il est tres-sec , qu'il est dans un continuel mouvement & ne demande qu'à corrompre , & à tirer les choses de puissance en acte ; & que c'est luy enfin qui rencontrant dans les mines des lieux solides, circule en forme de vapeur sur sa matiere , & la dissout ; il dit qu'on peut le reconnoître à cela qu'il se renferme dans les excremens sulphureux , & se revest d'un habillement salin ; il ajoûte que ce feu à cause de son extrême siccité veut être humecté pour mieux s'insinuer dans le sperme feminin , qu'il faut le pescher avec un rez subtil , & par un certain moyen propre à cela , mais que pour y reussir il faut bien connoître les simpaties des choses, & être versé dans la magie naturelle.

Au Chapitre I V.

Il dit que tout le secret de l'Art consiste à secourir la Nature dans

l'administration du feu non seulement externe mais interne ; l'externe pour agir , & l'interne pour abréger l'œuvre par l'addition d'un Souphre plus digeste.

Il passe de là à l'explication des feux Philosophiques , qui sont le naturel , l'innaturel , & le contre-nature , & dit que le naturel est le feu masculin ou le principal agent , que l'innaturel est le feu féminin , ou le dissolvant de nature , nourrissant , & prenant la forme de fumée blanche , lequel s'évanouït aisément quand il est sous cette forme si on n'y prend bien garde , & qu'il est presque incomprehensible , quoyque par la sublimation Philosophique il devienne corporel & resplendissant ; à l'égard du feu contre nature il dit que c'est celui qui corrompt le composé , & qui a le pouvoir de délier ce que la Nature avoit fortement lié.

Au Chapitre V.

Il traite de l'unité de la matiere, & soutient qu'elle est unique non seulement à la considerer par abstraction, mais entant que c'est le sujet que l'Artiste doit prendre à la main.

Il défend la pluralité des matieres, parce que l'Art n'est pas capable de connoître la proportion ny les poids des choses.

Il dit que ce sujet se trouve partout, mais qu'il le faut chercher pourtant dans la nature metallique où il se trouve plus facilement qu'ailleurs.

Il dit qu'il y a plusieurs matieres de cette sorte, mais qu'une doit être preferée aux autres, à sçavoir la plus mure, la plus propre & la plus facile, mais qu'il faut prendre garde sur tout que l'essence metallique y soit, non seulement en puissance, mais aussi en acte, & qu'il y ait une splendeur metallique.

Il dit qu'à la vérité tout est renfermé dans ce sujet, mais qu'il faut pourtant secourir la Nature, afin que l'ouvrage soit mieux & plutôt fait, & cela par un double moyen qu'il faut bien connoître.

Il dit que ce sujet est vil, & n'a d'abord aucune élégance en soy, que si quelques-uns disent qu'il est vendable, ils ont égard à l'espece, mais qu'au fonds il ne se vend point, parce qu'il n'est utile que pour nôtre œuvre; & il assure qu'il tombe souvent entre les mains de plusieurs personnes qui le rejettent par pure ignorance, comme il est arrivé à luy-même.

Au Chapitre V I.

Il enseigne que dans nôtre matière le Sel, le Souphre, & le Mercure se trouvent renfermez, & dit qu'il faut sçavoir les extraire l'un après l'autre, & que cela se fait par la seule Phisique, &

complete sublimation ; qu'on tire d'abord le Mercure en forme de fumée blanche, & ensuite l'eauignée ou le Souphre, qu'il faut dissoudre avec le sel purifié, volatilifant d'abord le fixe, & puis fixant le volatil en terre pretieuse laquelle est le véritable vase des Philosophes, & de toute perfection.

Au Chapitre VII.

Il défend non seulement la pluralité des matieres, mais encore la division d'une même matiere en deux parts pour les reünir ensuite, & pretend que c'est troubler les poids de la Nature, lesquels il n'est pas au pouvoir de l'Art de rétablir.

Au Chapitre VIII.

Il reprend ceux qui travaillent sur les gommés, raifines, sels, eaux fortes, vitriols, Souphre, & Argent vif vulgaires, sur l'Antimoine & sur les métaux même ; ordonnant tou-

jours de prendre une matiere prochaine & spécifiée dans laquelle la Nature ait pesé ses spermes, & y ait renfermé une semence prolifique.

Au Chapitre I X.

Il traite des poids , & enseigne qu'ils ne se font que par la voye d'attraction dans l'œuvre , & que c'est proprement la parfaite égalité des Elemens , en sorte que l'un ne domine point sur l'autre.

Au Chapitre X.

Il ne parle que des vertus miraculeuses de la Pierre , & fait voir en passant qu'on peut par son moyen rendre le verre malleable.

F I N.

EPISTOLA

CONGRATULATORIA.

HERMET. FOEDER. GERM.

*Adscripta promulgatori hujusce
Libelli meritissimo, sub
nomine PANURGL.*



INGENIOSISSIMO VIRO

D. PANURGO

HERMETICI FOEDERATI

ἐν ἐργάζεσθαι.

GAudemus vehementer, tantem aliquando repertum esse in doctissima cæteroquin Gallia vestra, Virum, qui nobiscum subtilissima veteris Hermeticae Mysteriæ, an deliria, intellectu fuerit affecutus. Ita enim de te, ingeniosissime PANURGE, suspicamur eo ex capite, quod tibi nostros ænigmaticos lusus arrisisse videamus. Antamen reapse teneas ipsissimam veteris Materiæ cognitionem, necdum pro comperto habemus, quod nihil attuleris è proprio sensu, sed nostros tantum collaudâris, quod

E e ij

cuivis, quanquam eosdem non penetranti, præstare licet. Cæterum tuam, nostramque simul sortem dolemus, quòd nobis necdum contigerit interpellari à vero, & actuali Artis Adepto, ab eoque certiores reddi, non esse mera subtilis ingenii inventa, & phantasmata, quæ de illius Materiæ Hermeticæ effectibus Authores perhibuere: qui fortassis eadem quâ nos inducti ratione, è meris conjecturis, & intellectuali discursu, tam speciosis Mundum pollicitis implevere. Cur enim nullibi in Gazophylaciis Regum, vel aliorum Curiosorum, reperitur quidquam de vitro maleabili, quod tamen Hermetici Lapide suo Sophico confici posse palàm jactitant? Cur non inveniuntur ulli senes longævi, qui medicamento illo universali, quod Arborem vitæ dicunt, ætatem ultra centesimum annum perduxerint?

Non est itaque, Clarissime Vir, cur tibi, nobisque gratuleris de Materiæ illius cognitione, cui nul-

lus vivorum Adeptorum testimonium perhibet, etiam si nos quâ minis, quâ prece, cum illis, at fortasse nullibi terrarum extantibus, egerimus. Unde nobis adhuc stat animo fixa sententia, ut interpositô modico tempore, omnia illa putata Artis Arcana Typis publicemus; ne tot ingeniosi viri habeant amplius ansam seipfos, aliosque decipiendi, fucatis illis, licet ingeniosis speculationibus.

Eamobrem rogamus te ingeniosissime Panurge, ut hanc nostram mentem, Epistolis Buccinatoriis, & hac ipsâ expressam, viris in Philosophia Hermetica profundè doctis (non illis vulgaribus Alchemistis, sed iis, qui malunt esse, quàm haberi Artifices) si qui tamen Athenas vestras Gallicas incolunt ejusmodi Cosmopolitæ, notam reddere ne graveris.

Hunc in finem Symbolum nostræ in Hermeticis scientiæ hîc appingimus iis expressum verbis, & lineis, quas credimus esse ad mentem primi inventoris Trismegisti.



Hoc verò tuæ humanitatis officio plurimum tibi nos reddes obstrictos, & ad referendas mutuas vices, ubicunque tulerit occasio promptissimos.

Quia verò nobis necdum extra omne dubium est, an eadem tibi, quæ nobis, ac veteribus Hermeticis sit operis Materia, si tibi libuerit, poteris nobis eximere omne ea de re dubium, si nobis Materiæ Hermeticæ proprium nomen, Gallico Idiomate à vulgo usitatum, Kabbalisticè per numeros expresse-

ris ; qui licet in alienas manus veniant, inutiles erunt, à nobis autem facillè agnoscentur. In hunc finem transmittimus tibi sequens alphabetum Kabbalisticum, non illud vulgò usitatum, sed à nobis ad illius imitationem aliter concinnatum, cujus usum sequens exemplum edocebit.

A. E. I. O. V. Y. B. C. D.
1. 2. 3. 4. 5. 6. 7. 8. 9.

F. G. H. K. L. M. N. P.
10. 20. 30. 40, 50. 60. 70. 80.

Q. R. S. T. X. Z.
90. 100. 200. 300. 400. 500.

Sit igitur exempli gratiâ nominanda Kabbalistiche per numeros
Materia Antimonii.

A. - 1.	S. - 200.	A. - 1.
N. - 70.	T. - 300.	N. - 70.
T. - 300.	I. - 3.	T. - 300.
I. - 3.		I. - 3.

M. - 60.	B. - 7.	M. - 60.
O. - 4.	I. - 3.	O. - 4.
N. - 70.	V. - 5.	I. - 3.
L. - 3.	M. - 60.	N. - 70.
V. - 5.		E. - 20.
M. - 60.		

576.

578.

513.

Hæc in Idiomate Gallico, simulque Latino duplicis appellationis supputata, dabit numeros sequentes 576. 578. 513. similes numeros è supputatione nominum Materix Hermeticæ in Lingua Latina & Gallica à te præstolabimur, sive jam unum, sive plura Synonyma habuerit.

Ad extremum adprecamur tibi animitus omnem prosperitatem expetitam, ad annos quam plurimos, à primo vitæ fonte DEO concedendos. Vive, & Vale, ac vicissim Fave.

Tuis Doctissime VIR,

Integerrimis Amicis

HH. cis FF. tjs

Cosmopoli. Febr. anni 1684^{ti}.